

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Adam parle

Roger Parisot

Volume 22, numéro 6 (132), novembre–décembre 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29923ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Parisot, R. (1980). Adam parle. *Liberté*, 22(6), 41–49.

Adam parle

ROGER PARISOT*

« Alors Iahve Elohim forma du sol tout animal des champs et tout oiseau des cieux, il les amena vers l'homme pour voir comment il les appellerait et pour que tout animal vivant ait pour nom celui dont l'homme l'appellerait. »

Genèse 11.19.

En ce temps-là le mot étoile
Crissait comme sel sous ma dent
Le ciel tournait dans mon poing
Son manège d'ombellifère

J'habitais l'argile j'étais
Couché à la hanche des sources
À travers moi la nuit frayait
Dans la laitance des bouleaux

J'avais aux lèvres
Une saumure d'astres
Autour de moi la pluie d'automne
Délitait les schistes. Sa bouche

* Roger Parisot est né en 1923. Il a publié chez Gallimard un recueil de poèmes intitulé *Nature vive*. Il est professeur de philosophie à Pontoise où il poursuit la rédaction de son journal *philosophal*, totalement inédit.

Cherchait la bouche des giroles.
Sur ses jambes de givre
Tremblait une aube cruelle.
Elle plantait ses dents d'hermine

Dans la nuque du vent.
J'assistais la terre en gésine
D'une rosée balbutiante.
Le fil sans fin des mots

Enroulait dans ma bouche
Ses pelotes de salive
Il filait de la lune au mufle
Des vaches et des marées

J'étais au point du jour Celui
Qui donne l'orient aux perles
Au point nodal où la parole
S'entortille comme un nombril

Le cadastre du firmament
Se reflétait sur l'herbe avec
Ses clôtures de barbelés
Ses haies de ronce Ses ruisseaux

À sec dans leur lit d'écailles
Son bestiaire qu'on écartèle
Et les figures épinglées
De ses Dieux au sommeil d'insectes

L'horizon s'ensanglantait
Aux bogues des châtaignes
J'étais l'œil des pierres L'éclat
De leur regard écarquillé

Seul Aux aguets La bouche bée
Juste à la lisière du jour
Balisé des lanternes d'iode
Qui dessinent le littoral.

Chaque lune jeune accouchée
Laisait échoué sur le rivage
Un visage rond de méduse
Comme une glauque délivrance

Je voyais battre la lumière
Sous les fontanelles de l'aube
Le jour paraissait Sous les chaumes
Pointaient ses cornes de chevreau

Je saluais cette venue
D'une écume de phonèmes
Un monde naissait dans ma bouche
Comme une dentelle de bave

Je dévidais un pêle-mêle
De mots pour la faune et la flore
J'étais témoin Je célébrais
Le Sacre du règne animal

Le sifflet d'un merle
Taillait aux ciseaux dans l'espace
Il découpait la silhouette
Sinueuse des Alizés

Et le clair profil des saisons.
La laine des constellations
En transhumance sur le causse
S'accrochait aux genévriers

Autour de moi la Création
Ouvrait dans un chuchotement
De feuillage, d'oliveraie
Ses éventails, ses roues de paon

J'étais à genoux, Je priais
Je déroulais des kyrielles
De syllabes intarissables
Un bruit de ruche à mon oreille

Parlait le langage des fleurs
Volubile volubilis
Pris au piège de votre nom
Mes images vous illustraient

Pivoines gorges gonflées
Pour un envol de tourterelles
Pavots qui troussiez vos jupons
Encor chiffonnés de sommeil

Giroflées se frottant la joue
Rouge où se joue la corrida
Capucines qui vous cachiez
Sous des fanfares d'incendies

Amants endormis embaumés
Dans le parfum du chèvrefeuille
Amoureuses agonisantes
Dans la cernure des pervenches

Je vous donnais de vive voix
Vos blanches robes baptismales
Je passais à travers les mots
OLIVE ÉMERAUDE FUSEAU

Pour atteindre l'éphippigère
Navette des couturières
Cachée dans l'épine-vinette
À travers prisme et mordorure

Aux irisations de pétrole
Pour approcher la cicindèle
Chasserresse des sablières
Qui pulvérise la lumière

Je composais un lapidaire
De voyelles et de consonnes
Pour épeler la calcédoine
L'obsidienne la tourmaline

Au goût sauvage d'angélique
Confite dans son eau-mère
Et l'agathe de sang figé
Qui coagulait mot à mot

Tout s'en venait à mon appel
Que je parle d'un brin de menthe
Pour lier la taille des rivières
De paupières clignotantes

Pour un peuplier dans le vent
Ou de l'été dans les pépites
D'un seul épi de maïs
À l'heure où le soleil éclate

Comme une pierre dans les vitres
Au galop de la chasse à courre
Tout prenait sens et corps et vie
Et chaque mot était magique

J'étais Miroir Echo Tympan
Où tout venait se recueillir
J'entendais tout Je disais tout
Le piétinement des étoiles

Assemblées autour des gués
Dans un ciel jonché d'ossements
Et la poussière soulevée
Qui retombait au fond des Eaux

Ce qui fermentait dans la boue
Dans les entrailles de la vase
Tandis que le soleil frappait
L'océan comme une enclume

J'écoutais les hymnes jouées
Aux grandes orgues des futaies
De la forêt carbonifère
La nuit venue elle imprimait

Ses fougères dans la houille
La coupure entre Ciel et Terre
Achevait de cicatriser
Dans la nacre des coquillages

Le temps incrustait dans les spires
De l'ammonite pyriteuse
Les dernières lueurs du jour
Qui parut au commencement

J'étais la lointaine harmonique
Le dernier écho de ce Verbe
Qui fit dresser dans le limon
Ses échelles de vertèbres

Je reliais le Haut et le Bas
En correspondance hermétique
Et la Terre (Reflét du Ciel)
Se reflétait dans mon discours

Des poulpes noués sous les eaux
Dans leurs étreintes de ventouses
Jusqu'au lagopède des alpes
En filigrane sur la neige

Des truites fraîches des torrents
(Bras de baigneuses en allées)
Immobiles dans le courant
Comme la paille dans l'acier

À l'alouette disparue
Au point culminant de son chant
Perçant dans la voûte céleste
Un trou pour l'Axe du Monde

De la couleuvre vipérine
Qui trace en fuyant sur le sol
La sinusoïde des Eaux
Jusqu'à l'aigle qui estampille

Son empire sur les cimes
De ses deux têtes héraldiques
Tournées à dextre et à senestre
Où vont le soufre et le mercure

Sceller leurs Noces Alchimiques
Je donnais leur nom aux sarcelles
Parties en vol triangulaire
De leurs nids de brume et d'ajonc

Par delà l'Hydre et les Pléiades
À la conquête des espaces
Qui s'ouvrent quand on respire
L'alcoolat de Fioravanti

Au Tétras ou coq de bruyère
Imaginaire rémouleur
Qui aiguisé pour la parade
Des couteaux devant le parterre

Des femelles émerveillées
Au Pluvier À la Salamandre
Qui montre sa PATIENCE
Sur le bûcher de son blason

Je nommais la courtilière
L'holothurie la pipistrelle
l'Écrevisse pétrifiée
Dans la fontaine du Zodiaque

Entre le Lion et les Gémeaux
Le scolopendre l'actinie
(L'anémone ou ortie de mer)
Au fil de mon vocabulaire

Je désignais aussi les simples
Dont les noms me venaient aux lèvres
La Rue L'Achillée L'Herbe aux chats
La Camomille Le Pas d'âne

Et la perfide belladone
Qui vous dilate la pupille
Et vous maquillera de plâtre
Et de silence après le crime

Je nommais encor le Grémil
Officinal dont la sève
Connaît le secret de la perle
La folle avoine si fragile

Qui grelotte sur le regain
J'allais dire le sycomore
Et le miel d'érable léger
Qui ensoleille les clairières

Quand Elle m'apparut. Debout
Magiquement nue devant moi
Blanche Gerbe jaillie des lis
Épaule de houle douce

Soulevant des barques au large
Sa beauté était un mystère
Qui m'éblouit. Me fascina
J'étais éperdu. J'étais muet

Son corps abritait des abîmes
Des vertiges dissimulés
Sous la surface de son ventre
De lune plate comme un lac

Sa nudité me fusillait
De salves d'œillets de jasmins
Toute l'énergie la lumière
Radiante des aubes à naître

Vibrait en ondes concentrées
À la pointe de ses seins
Et je déchiffrais sur son front
La signature de la foudre

Tout s'était tari dans ma bouche
Le sang me battait dans le cœur
J'étais suspendu au sourire
De cette Eve issue de ma côte

À son innocence sauvage
À l'appel de sa chevelure
De cannelle ivre et de mousson
Je n'avais plus un mot à dire

Seul le Silence (ou le « Soupir »
Qu'on pose sur la portée)
Put saluer cette Rose éclore
Du murmure de tant de lèvres